

(advertisement)

Les trois arbres d'Hudimesnil

Par
Jean-Philippe Toussaint

BRUXELLES, MAI 2016 - Je relisais *À la recherche du temps perdu* à Ostende en février 2016 quand, un soir, avant de me coucher, je repensais aux dernières pages que je venais de lire en me brochant les dents, intrigué par un passage qui m'avait frappé de façon subliminale mais qui demeurerait à la surface de mon esprit, comme s'il ne parvenait pas à s'inscrire en profondeur dans ma conscience. Ce qui était troublant, c'est que la sensation d'incomplétude que je gardais de la lecture de ce passage n'était pas sans rappeler la façon dont le narrateur lui-même décrit l'impression que lui a laissée la vue des trois arbres d'Hudimesnil. Un soir qu'il se trouve dans une calèche dans les environs de Balbec, le narrateur aperçoit par la fenêtre trois arbres sur le bord de la route, qui, sur le moment, lui apportent une bouffée de bonheur, mais un bonheur *incomplet*, car il ne parvient pas à se souvenir où et quand il a déjà aperçu de tels arbres dans le passé. Contrairement à la madeleine, qui permet au narrateur de retrouver, intacte, l'essence du passé dès qu'il reconnaît son goût mêlé à l'infusion de tilleul, les trois arbres d'Hudimesnil, malgré ses efforts pour retrouver leur trace dans sa mémoire, demeurent pour lui *inféconds*, leur vue fugitive ne parvenant pas à réactiver chez lui d'épisode du passé.

Je relus la scène le lendemain, je la relus encore à Bruxelles dans les semaines suivantes, mais je ne savais que faire de ces deux pages de Proust un peu bâtarde et fascinantes, qui ne mettaient en lumière qu'une occasion manquée, un échec ou un inachèvement. Je ne savais qu'en faire jusqu'au jour où, réfléchissant depuis

quelques semaines à écrire un texte à la mémoire de Jean-Luc Vilmouth qui venait de mourir à Taïwan, je renonçai aux premières tentatives que j'avais esquissées et je décidai de relier ces trois arbres à Jean-Luc, comme si, complétant moi-même le texte de Proust, j'inventais une destination ou une attache singulière à ces arbres, qui étaient restés *opaques* pour le narrateur. C'était comme si je venais de comprendre, d'édicter ou de décréter, qu'il y avait un lien invisible entre Jean-Luc et les trois arbres d'Hudimesnil. C'était comme si Jean-Luc avait toujours été présent dans le texte de Proust, qu'il s'y était trouvé en creux, enfoui et invisible, en puissance, et que, à l'occasion de sa mort, je pourrais essayer de le faire émerger de ces pages. Je compris, en somme, que, par l'évocation, il me serait possible d'activer le souvenir de Jean-Luc Vilmouth à travers les trois arbres d'Hudimesnil.

Il me restait maintenant à inventer ce lien, à le nourrir, à le faire vivre. La dernière fois que j'ai vu Jean-Luc Vilmouth, c'était à Barcaggio dans les premiers jours de septembre 2015, au soir d'une journée particulièrement belle de la fin de l'été. Nous nous dirigeons, Madeleine et moi, vers les rochers, quand nous avons croisé la longue silhouette de Jean-Luc dans le sentier qui surplombe la mer, vêtu d'une chemise en lin clair et du petit chapeau gris stylé qu'il portait les derniers temps. Une serviette de bain sur l'épaule, il regagnait sa voiture pour rentrer à Giovannacce et nous l'avons convaincu de faire demi-tour avec nous pour retourner aux rochers. Cela faisait un an que nous ne nous étions pas vus, et nous bavardions torse nu au bord du rivage, mer d'huile, soleil encore chaud très bas dans le ciel. Nous regardions l'eau clapoter imperceptiblement au loin, à l'endroit où Ma-

200

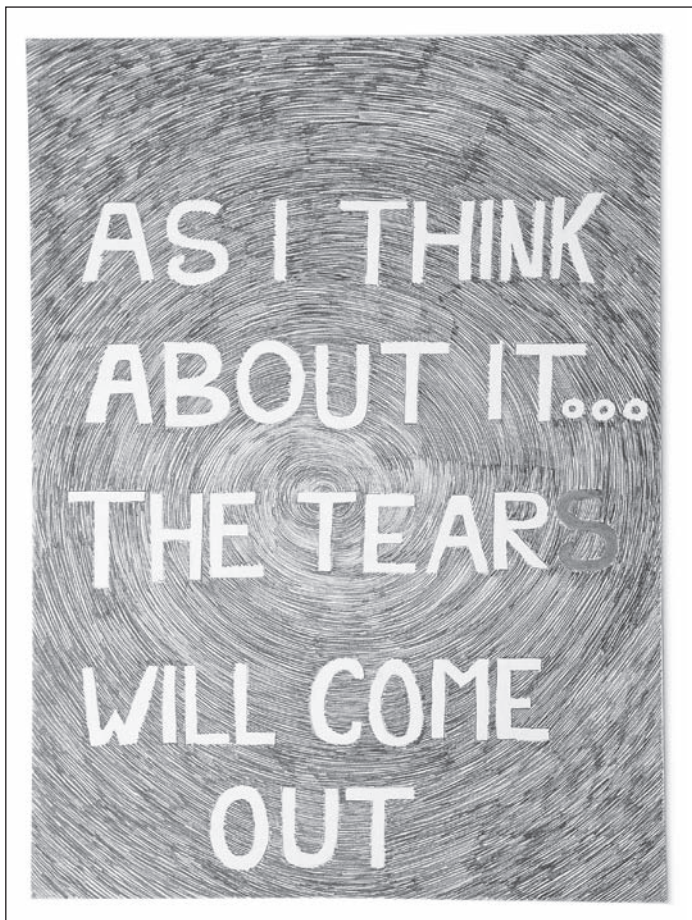
Exhibition
09/11 – 02/12
Opening
08/11, 6 – 8 pm

JEAN-LUC VILMOUTH: DRAWINGS AND PLANTS

An exhibition proposed by
Dominique Gonzalez-Foerster

Jan Mot
Petit Sablon / Kleine Zavel 10
1000 Brussels, Belgium

deleine plongeait pour pêcher quelques oursins, qui seraient notre entrée pour le repas du soir auquel nous avions convié Jean-Luc. Nous avons dîné dans la pénombre du petit jardin derrière la maison, oursins, poisson grillé, vin blanc. Puis, après avoir débarrassé la table à la leur du réverbère de la ruelle, nous nous sommes installés sur la terrasse devant la maison, le village plein de douceur, une verveine du jardin dans des bols japonais, la soirée qui s'étire. Vers onze heures, Jean-Luc a pris congé de nous, la bise à Madeleine, un dernier signe que je lui adresse, je ne sais plus exactement comment les choses se sont passées, les détails m'échappent, mais c'est à ce moment-là que j'ai vu Jean-Luc pour la dernière fois : Jean-Luc qui se lève et regagne sa voiture sur la place du village. Je suis assis sur la terrasse, et je vois la voiture démarrer et passer devant moi, qui prend



JEAN-LUC VILMOUTH, *Sans titre [As I Think...]*, 2013, Collection: the estate of the artist.

le virage à l'angle du platane et disparaît à jamais.

Je pourrais aller encore plus loin dans l'évocation de Jean-Luc. Je pourrais me mettre à sa place, je pourrais emprunter ses habits, comme il le fit lui-même dans une de ses œuvres (*My dream Houses*, où, au gré de ses voyages, il posait devant différentes maisons en prenant les attitudes des propriétaires dont il avait emprunté les vêtements). Je pourrais jouer son rôle, coiffé de son petit chapeau gris stylé. Un matin de septembre 2015, je fermerais sa maison de Giovannacce pour l'hiver (je connais les lieux, j'ai passé un mois dans cette maison à l'été 2011). Puis, je m'installerais au volant de sa voiture, comme

il dut le faire lui-même pour rejoindre l'aéroport, et je traverserais les routes du Cap Corse. Après Bastia, passé l'ancienne usine Mattei, j'apercevrais alors sur ma droite une allée de palmiers abandonnée. À chaque fois qu'on prend la route de Poretta, le regard se pose nécessairement sur cette allée de palmiers qui monte vers une maison invisible qui semble sortir des brumes imaginaires du domaine de Donnafugata dans le *Guépard*. Ce n'est pas la première fois que je remarque la présence de cette allée de palmiers abandonnée sur le bord de la route, et je suis sûr que Jean-Luc aussi la remarque à chacun de ses passages, car nos regards se superposent maintenant, comme les arbres d'Hudimesnil se superposent dans mon esprit

à l'allée de palmiers de la route de l'aéroport de Bastia : « Je venais d'apercevoir, en retrait de la route en dos d'âne que nous suivions, trois arbres qui devaient servir d'entrée à une allée couverte et formaient un dessin que je ne voyais pas pour la première fois, je ne pouvais arriver à reconnaître le lieu dont ils étaient comme détachés mais je sentais qu'il m'avait été familier autrefois. »

A mesure que je relis le texte de Proust, je perçois qu'au delà de l'invitation qu'il contient d'évoquer la figure de Jean-Luc Vilmouth — son œuvre, sa présence, notre amitié, les dernières heures que nous avons passées ensemble —, le passage des arbres d'Hudimesnil contient, en puissance, si ce n'est un hommage réel de Proust à Jean-Luc Vilmouth (ne rêvons pas), la possibilité virtuelle d'un tel hommage, qu'à l'intérieur même du texte de Proust a été ménagé un espace, un vide, un creux, une cavité ouverte — ce lien absent que le narrateur n'arrive pas à combler —, où Jean-Luc a sa place. Rien a priori n'aurait dû *relier* les trois arbres d'Hudimesnil à Jean-Luc Vilmouth, si ce n'est qu'on peut comprendre qu'on veuille associer un arbre au souvenir d'une personne disparue (alors, trois arbres, vous pensez). L'arbre présente un caractère de paix et de sérénité, il dégage une image de force et de robustesse qui traverse le temps. Jean-Luc, lui-même, d'ailleurs, a travaillé sur les arbres, il a fait construire un escalier en colimaçon autour du tronc d'un palmier dans une de ses œuvres les plus poétiques (*Autour d'un palmier*, présenté à Nice à la Villa Arson). Ce qui, au départ, n'avait été pour moi qu'un prétexte pour évoquer la figure de Jean-Luc Vilmouth recelait en réalité une image plus tranchée, une métaphore plus affirmée. Il m'apparut alors que, non seulement les arbres en général — les trois arbres d'Hudimesnil, le platane du virage de Barcaggio, les palmiers de la route de l'aéroport —, ont une portée symbolique qui les dispose à l'hommage, mais que ces arbres en particulier, les trois arbres d'Hudimesnil, pouvaient devenir littéralement une image de Jean-Luc lui-même, une image allégorique, et émouvante, de l'ami mort : « Comme des ombres, écrit Proust, ils semblaient me demander de les emmener avec moi, de les rendre à la vie. [...] Et quand la voiture ayant bifurqué, je leur tournai le dos et cessai de les voir, j'étais triste comme si je venais de perdre un ami. »

© Jean-Philippe Toussaint

You are no longer you without its memory

By Paul Graham

GOTHENBURG, OCT. 9 – Below is the speech by Paul Graham delivered during the ceremony of the Hasselblad Award 2017 which was given to Rineke Dijkstra.

Good evening, my name is Paul Graham. I am a photographer, a previous recipient of this award, and, I'm especially proud to say, a friend of Rineke Dijkstra. Tonight it is my honor to be asked to give a brief tribute to Rineke. In the Robert Frank book 'Storylines' there is an excellent text by Ian Penman, where

he speaks about the profound value of good photography, when he writes: "There comes a point when it is no longer a question of an art that is over here, in a pristine volume, or Out There, on a pristine gallery wall, in a secure category or genre; but an art that has become how you see the world. You no longer merely look (up, out) at it; it is inside you like a lamp, which illuminates all the details spread out below in what might otherwise be an unmitigated darkness. You are no longer you without its memory" Now that beautiful last line is what touches me here: "You are no longer you without its memory" We all have that memory of seeing truly great

photographic art. We carry images by Robert Frank or Nan Goldin or William Eggleston or Cindy Sherman or... Rineke Dijkstra within us. Of seeing those first beach portraits - the children of different nations, simply posed against the sea, and of what you could tell of their lives, their upbringing, maybe even their future, just from a scrap of fabric, a haircut or body posture. Such bare materials to work with, but so deeply did it burrow into us. Or, of the video of the teenage dancers in the Buzz Club in Liverpool, or the English school children describing a Picasso in 'I See a Woman Weeping', or the 20+ years of portraits of Almerisa growing from child to adult. Yes, we saw these images, in museums and books and great galleries, but the important thing is: we carry them within us.

"You are no longer you without its memory" Perhaps a photograph is just a memory of light, place, time. But within that simplicity lays a deep profundity: with Rineke as friend and guide, it shows us that we are capable of reaching out from beyond ourselves, to another being, to value and have empathy for their life. And here's the core of it, the heart of the matter: if you attain this with one person, we call it Love. If you attain it with many, which she certainly has done, then you have triumphed: you have expressed love in its fullest breadth and compassion: for humanity itself. That is the real gift of her work - it teaches us to recognise our own transcendent ability to love many others, to see the flame of life in each and all around us. Isn't that astonishing? But then, that is what a great artist does. And Rineke is a great artist. Rineke it is an honor to honor you. On behalf of everyone here, who carry your work within them - who are no longer themselves without its memory: thank you!



GOTHENBURG, OCT. 9 – Rineke Dijkstra, Hasselblad Award Winner 2017 Photo: Charlotte Ekelöf © Hasselblad Foundation

Photographic art. We carry images by Robert Frank or Nan Goldin or William Eggleston or Cindy Sherman or... Rineke Dijkstra within us. Of seeing those first beach portraits - the children of different nations, simply posed against the sea, and of what you could tell of their lives, their upbringing, maybe even their future, just from a scrap of fabric, a haircut or body posture. Such bare materials to work with, but so deeply did it burrow into us. Or, of the video of the teenage dancers in the Buzz Club in Liverpool, or the English school children describing a Picasso in 'I See a Woman Weeping', or the 20+ years of portraits of Almerisa growing from child to adult. Yes, we saw these images, in museums and books and great galleries, but the important thing is: we carry them within us. "You are no longer you without its memory" Perhaps a photograph is just a memory of light, place, time. But within that simplicity lays a deep profundity: with Rineke as friend and guide, it shows us that we are capable of reaching out from beyond ourselves, to another being, to value and have empathy for their life. And here's the core of it, the heart of the matter: if you attain this with one person, we call it Love. If you attain it with many, which she certainly has done, then you have triumphed: you have expressed love in its fullest breadth and compassion: for humanity itself. That is the real gift of her work - it teaches us to recognise our own transcendent ability to love many others, to see the flame of life in each and all around us. Isn't that astonishing? But then, that is what a great artist does. And Rineke is a great artist. Rineke it is an honor to honor you. On behalf of everyone here, who carry your work within them - who are no longer themselves without its memory: thank you!



Where cinema meets visual art

BRUSSELS, OCT. 15 - *The Brussels' CINEMATEK recently initiated the series "Where cinema meets visual art" in collaboration with Manon de Boer, which consists of a monthly presentation of one or more films from the oeuvre of artists who work in the fields of visual arts, cinema, video and performance art. The aim is create a shared space, to enable the exchange of views and to present emerging artists as well as to rediscover the pioneering figures that have unsettled the film languages. Originally imagined for the students of Manon de Boer at ERG, in order to give them the chance to view these works in the best possible viewing conditions, a real cinema, this series is now firmly part of the quarterly program of CINEMATEK, just like the appointments for anthologies or silent films. On December 4th at 7pm, Snakeskin by Daniel Hui will be screened.*

**By
Low Zu Boon**

This is a mature and important work that is absolutely timely for us. At its core, it's a film about the Singaporean condition addressed specifically to Singaporeans, offering us an untimely solution to our malaise.

As our government calls for a mass celebration of Singapore independence this year, what better way than to approach that call with a more astute gesture – an inward reflection on the becoming of Singapore, and how the shaping of our histories (and also the shaping of our very ability to understand and remember history) have been refracted into that catch-all grand narrative of national identity and history?

Snakeskin is a bold attempt at addressing the mechanics of this history of control and refraction. It does so without any direct face-to-face representation or criticism, nor any dramatic devices (pulling your heartstrings, wave of nostalgia, amplifying the sacrificial disposition of the oppressed etc.). Instead it does so simply by delving into a subterranean labyrinth of associations that take place behind the functions of this grand narrative. Behind the artificially induced state of communal identity is the libidinal web of shifting and mutating subjectivities, where our identities and the historical meanings inscribed onto time past is fluid and in constant becoming with our agency in the present and the virtuality of the future.

Utilising the devices of time-travel, reincarnation and frank recollections of personal memories, Daniel Hui tells the stories of several characters which have just enough revelation as they have the ambiguity to fluctuate and weave into one another. They exist as memory fragments, spectral guests which fly into and out of our consciousness, exploiting and demonstrating that very important power of cinema, its oneric quality – pure optical images captured and freed from its time and space, its plasticity achieved through editing, the projection of celluloid dream images within a darkened room, its call to suspend reason and utility and open our minds to receive these imagined narratives...

A voice tells us about his relationship with his dead cult leader, recounting the events which led to his exile and downfall, a film programmer at the Substation tells us about an event in her adolescence and her obsession with a photograph of an actress from the 1970s, a cat looks back at the circumstances of his

previous life as a soldier in Syonan-To, a veteran from the golden age of Singapore cinema talks about how he received his name from P. Ramlee and the multicultural makeup of film production during that era... These are some of the threads explored in *Snakeskin* which are presented with such humane tenderness. Yet they are presented ambiguously, blending seemingly real and fictitious memories – some of which are anchored with references to specific historical myths and events, while others seem to mirror moments in our history through personal situations.

The film's power lies in its persistence in veiling all these images... a veil that obscures its concrete allegiance to the factual, that breaks its narrative relation to one another. Veiled and made opaque, these cinematic images are free to follow the spectator's own associations, moving into private tangents. It effortlessly conjures at the point of viewing, a state of feeling that a spectator generally harbours days and even months after watching a film – the swirling of afterimages and sensations that merges and connects with one's everyday life. Most of the time, it is at such a distance from its origin (the point of viewing) that the unspoken 'truth' of an artwork reveals itself.

It's a real feat that *Snakeskin* manages to conjure this revelatory state of mind with such immediacy. As the credits roll, we are affected by a mutated form of nostalgia, a nostalgia that comes too soon, a nostalgia for the future... With flame in hand, the film enacts a call for us to burn, not just the bridges, but the baggage in our mind that prevents us from living. Fire becomes a tool to bypass the mechanisms of repression offered to us by that big other, through a

...meanings inscribed onto time past is fluid and space, its plasticity achieved through refraction. It does so without any direct face-





Daniel Hiu, *Snakeskin*, 2014, 16mm film, color, sound, 105 min., courtesy the artist

symbolic form of direct action... arson.

Those that hold the flame exist within the shadows. But it is exactly within darkness that the act of starting a fire finds its purpose. The film conjures a community of fire-wielding time travellers and shapers,

laying testament to the individuals that exist within the cracks of our history, as well as rallying those that have yet to come. Perhaps we all exist within the shadows of this bleak State. Perhaps the majority is unaware of the darkness. Perhaps they are contented to exist within it with the comforts of artificial light.

But we see an allegiance to life itself, a joyful resistance, in the multitude that sees the darkness for what it is and go on to start a fire – which *Snakeskin* reminds us, is created from materials given to us readily by nature, and one of the most primal and universal actions in the history of mankind.

t- ... c
C ... s
v ... e
s ... e
I ... a
s ... t
t ... d
r ... d
s ... l
v ... s
v ... l
r ... d
a ... n
t ... t
U ... G ... t



Agenda

Francis Alÿs

The Fabiola Project, Menil Collection, Houston (US), 21/05 - 28/01 (solo); *Archaic*, National Pavilion of Iraq, 57th Venice Biennale, Venice (IT), 13/05 - 26/11; *En Marche*, Musée d'art du Valais, Sion (CH), 03/06 - 08/01; *THE MOUNT ANALOGUE*, Triennial of Contemporary Art in Yerevan, Gyumri, Sevan, Kapan (ARM), 24/07 - 30/12; *Unsettled*, Nevada Museum of Art, Reno (US), 26/08 - 21/01; *Reenacting history_ Collective Actions and Everyday Gestures*, National Museum of Modern and Contemporary Art, Gwacheon (KR), 22/09 - 21/01; *FRARgILE Fragile/Argile/ Moments / Fragments*, Maison des Arts de Schaerbeek, Brussels, 07/10 - 02/12; *Age of Terror*, Imperial War Museum, London, 12/10 - 28/05; *Field Guide*, Remai Modern, Saskatoon (CA), 21/10 - 25/02; *Ruinen Der Gegenwart*, KINDL - Centre for Contemporary Art in Berlin, 22/10 - 11/02; *Sumer and the Modern Paradigm*, Joan Miró Foundation, Barcelona (ESP), 26/10 - 27/01; *Never Ending Stories*, Kunstmuseum, Wolfsburg (DE), 29/10 - 18/02

Sven Augustijnen

COM ∩ TIES – Thresholds / Seuils / Drempels, ISELP & Argos, Brussels, 24/09 - 17/12; *Biennale 9: Oh Les Beaux Jours, une esthétique des moyens disponibles*, Ottignies-Louvain-la-Neuve (BE), 06/10 - 10/12

Pierre Bismuth

Where is Rocky II? Promotional Occurrences, LOK, Kunstmuseum, St. Gallen (CH), 08/07 - 12/11 (solo); *Hôtel du Pavot 2*, FRAC, Île-de-France (FR), 30/09 - 04/02

Rineke Dijkstra

The One And The Many, Louisiana Museum of Modern Art in Humlebæk (DK), 21/09 - 30/12 (solo); *Hasselblad Award 2017*, Hasselblad Center, Göteborg (SE), 11/10 - 04/02 (solo)

Mario Garcia Torres

289 148, Silesian Museum, Katowice (PL), 01/08 - 31/03; *THE ART SHOW*, *Art of the New Millennium in Taguchi Art Collection*, The Museum of Modern Art, Gunma (JP), 16/09 - 17/12; *Pacific Standard Time LA/LA Video Art in Latin America*, LAXART, Los Angeles (US), 17/09 - 17/12; *Il tessuto come arte: An-*

tonio Ratti imprenditore e mecenate, The Foundation of Palazzo Te in Mantua (IT), in collaboration with Fondazione Antonio Ratti, 01/10 - 01/01; *Poet*hical Wager*, MOCA in Cleveland (US), 06/10 - 01/01; Franco Noero Gallery, Torino (IT), 30/10 - 03/02 (solo); *Take Me (I'm Yours)*, Pirelli Hangar Bicocca, Milan, 01/11 - 14/01; *The Classroom*, Artissima, Turin (IT), 03/11 - 07/11; *The Way They Looked at Each Other*, Jan Mot, Brussels, 08/12 - 27/01 (solo); Hammer Museum, Los Angeles (US), 28/01 - 06/05

Dominique Gonzalez-Foerster

Ballard Garden, deSingel, International Arts Campus, Antwerp (BE), permanent

Douglas Gordon

Never Ending Stories. The loop in art, film, architecture, music, literature and cultural history, Kunstmuseum, Wolfsburg (DE), 28/10 - 18/02

Joachim Koester

Kolonihistorier - magt og afmagt, Gl Holtegaard, Holte (DK), 25/08 - 30/12; *Extratextual*, Calgary Contemporary, Calgary (CAN), 30/08 - 21/01; *Dancers*, Gyeongnam Art Museum, Seoul, 07/09 - 06/12; *Dizziness, Navigating the Unknown*, Centre of Contemporary Art Ujazdowski Castle, Warsaw, 15/09 - 07/01; *Folklore*, Museum der Moderne, Salzburg (AT), 07/10 - 15/04; *Maybe this act, this work, this thing*, Galeria Elba Benitez, Madrid, 18/11 - 13/01 (solo); *Psychos-cultural Aesthetics*, Rianne Groen Gallery, Rotterdam (NL), 25/11 - 06/01

David Lamelas

David Lamelas: A Life of Their Own, Pacific Standard Time LA/LA Initiative, University Art Museum, Long Beach (US), 16/09 - 10/12 (solo); *Narrative Art*, Mamco, Geneva (CH), 09/10 - 28/01; *David Lamelas*, Maccarone Gallery, Los Angeles (US), 14/10 - 23/12 (solo); *Learning from Documenta*, Cultuur Centrum, Strombeek (BE), 27/10 - 13/12; *A Tale of Two Worlds: A Dialogue between the MMK Collection and the History of Experimental Latin American Art, 1940s - 1980s*, Museum für moderne Kunst, Frankfurt am Main (DE), 22/11 - 02/04; *Art and Space*, Guggenheim Museum, Bilbao (ES), 05/12 - 08/04

Sharon Lockhart

If on a Trondheim's Night a Traveler... Works From Collezione Sandretto Re Rebaudengo, Trondheim Kunstmuseum, Trondheim (NO), 22/04 - 30/12; *Little Review*, Polish Pavilion, 57th Venice

Biennale, Venice (IT), 13/05 - 26/11 (solo); *Picture Industry*, Hessel Museum of Art, CCS Bard, Annandale-on-Hudson (US), 24/06 - 15/12

Tino Sehgal

Tino Sehgal, Fondation Beyeler, Basel (CH), 22/05 - 12/11 (solo); *Samuel Beckett/Tino Sehgal*, Volksbühne, Berlin, 10/11 - 12/11

Philippe Thomas

Publishing as an Artistic Toolbox 1989-2017, Kunsthalle Wien, Vienna, 08/11 - 28/01; Galerie Neu, Berlin, 08/12 - 19/01

Tris Vonna-Michell

Smoke & Mirrors, LOCAL, Santiago (CH), 20/10 - 18/11 (solo); *Registers*, Temporary Gallery, Cologne (DE), 09/11 (screening); *Artist's Books*, Hamburger Kunsthalle, Hamburg (DE), 01/12 - 02/04; *Resebuds*, D21 Kunstraum, Leipzig (DE), 29/12 - 28/01; *Back to the Future! Im Karussell der Diakonserverung*, Hamburger Kunsthalle, Hamburg (DE), 18/01 (talk)

Also represented by the gallery:
stanley brouwn, Manon de Boer, Ian Wilson

Colophon

Publisher Jan Mot, Brussels
Concept Design Maureen Mooren & Daniël van der Velden
Graphic Design Maureen Mooren, Amsterdam
Printing Cultura, Wetteren

(advertisement)

JAN MOT

Petit Sablon / Kleine Zavel 10
1000 Brussels, Belgium
tel: +32 2 514 1010
office@janmot.com

Wed - Fri 2 - 6.30 pm
Sat 12 - 6.30 pm
and by appointment

José Maria Tornel 22
Col. San Miguel Chapultepec
11850 México D.F., México
office@janmot.com

By appointment only
www.janmot.com